

les nations, contre elle appelez les rois d'Ararat, de Menni, d'Ascenez : assemblez contre elle Thaspar, amenez ses chevaux hérissés de pointes comme les chenilles.

« Les vaillans hommes de Babylone se sont retirés du combat ; ils sont demeurés dans les places de guerre ; toute leur force s'est anéantie ; ils sont devenus comme des femmes ; leurs maisons ont été brûlées ; toutes les barrières ont été rompues.

« Les coureurs iront au-devant des coureurs, et les messagers au-devant des messagers, pour annoncer au roi de Babylone que sa ville a été prise depuis le bas jusqu'au haut.

« Que l'ennemi s'est emparé des gués du fleuve qu'il a mis le feu aux roseaux des marais desséchés, et que les gens de guerre qui devaient se défendre sont dans l'épouvante... Un grand cri s'élève de Babylone, un bruit de ruine retentit au pays des Chaldéens.

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : Ces larges remparts de Babylone seront frappés par les fondemens et renversés sur la terre ; ses portes si hautes seront brûlées, et les travaux de tant de peuples et de nations différentes seront anéantis, consumés par les flammes, et périront entièrement ¹. »

¹ Jérémie, ch. 50, v. 41, et ch. 51, v. 11.... 58.

Rappelons ici les paroles d'Isaïe sur la mort de Balthazar le Superbe.

« Tous les rois des nations ont été ensevelis avec honneur, chacun dans son tombeau. Mais pour toi tu as été rejeté bien loin de ton sépulcre, comme un tronc inutile ; et, étant couvert de ton sang, tu as été enveloppé dans la foule de ceux qui ont été tués par l'épée, et qu'on s'est hâté de cacher sous la terre comme un cadavre putréfié¹.... »

« Cette superbe Babylone, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe.

« Elle ne sera plus jamais habitée, et ne sera point rebâtie dans la suite des siècles et des générations. L'Arabe n'osera y planter sa tente, et les pâtres n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux.

« Elle deviendra le repaire des bêtes féroces ; ses palais se rempliront de serpens ; des oiseaux sinistres s'y feront entendre, les boucs sauvages y bondiront ; des syrènes s'installeront dans ces palais de délices ². »

Que dire quand on a lu ces étonnantes prédictions, et vérifiées par l'histoire, la géographie, les voyageurs, leur entier accomplissement ? Que penser du prophète qui appelle Cyrus par

¹ Jérémie, ch. 51, v. 58.

² Isaïe, ch. 13, v. 22.

son nom plus de deux siècles avant sa naissance, désigne également par leur nom les deux peuples sous lesquels doit tomber la reine des métropoles, donne les particularités de son siège, de son occupation, publie la fuite, la lâcheté de la garnison, l'indécision et l'épouvante du roi, sa fin, l'état de son corps défiguré; le sort de Babylone, la démolition de ses remparts, la destination de ses vestiges, et enfin leur disparition sous l'eau des marais, comme pour enfouir sous une fange éternelle la ville des impuretés et de l'abomination?—Comment expliquer naturellement la destinée de cette capitale? Quand, selon l'expression prophétique, la Providence s'en est servie de marteau pour briser l'insolence des peuples, elle la brise à son tour, et donne par son châtement un exemple inouï peut-être dans les annales des empires. N'est-ce pas une chose unique que la cité la plus puissante de l'univers, assise au centre du berceau de la famille humaine, après avoir opprimé ou épouvané le monde de son renom, ait disparu sans qu'on puisse même reconnaître quelle aire elle occupait? On sait où furent Troie, Thèbes aux cent portes, on pourrait presque retrouver l'emplacement de Memphis; mais Babylone est à jamais effacée de la terre des vivans. — Considérons aussi le rôle extraordinaire de Nabuchodonosor parmi les hommes; quelle est sa gloire, quels

sont ses exploits, jusqu'où il pousse ses conquêtes, et où aboutit son merveilleux tapage. Le premier il fonda un grand empire sur les débris de cent autres; il marcha ainsi à la tête des Cyrus, des Alexandre, des Césars, de tous ces héros que vantent l'orgueil des nations et le faux goût des rhéteurs. Toujours il fut victorieux; il n'eut qu'à vouloir, et il vit les peuples à ses pieds. Il subjuga également la sagesse de l'Égypte, les richesses de l'Asie, le faste des Phéniciens, la vie vagabonde des nomades africains, l'heureuse simplicité des habitans de la Bétique en Espagne, et, afin que rien ne manquât à sa gloire et à sa grandeur, il éleva une ville immense où tout était un objet d'admiration; la vaste étendue et la magnificence de ses palais, la hauteur et la solidité de ses murs, des rues immenses tirées au cordeau, des ponts et de superbes quais qui dominaient sur le grand fleuve; ville étonnante, qui, par sa force, par ses richesses, par ses nombreux habitans, semblait devoir assurer à jamais la durée de l'empire babylonien.

Et cependant, avant cinq lustres, cet empire ne sera plus, Babylone sera devenue la proie d'un peuple dédaigné comme barbare, et qui, n'ayant ni richesse ni faste, n'offrait rien aux yeux du conquérant¹.

¹ Court de Gébelin, *Essai d'histoire orientale*.

Ce fut par degrés que s'accomplit la prophétie. Dédaigneux de sa conquête, le vainqueur Cyrus n'y voulut pas fixer son siège. Pour humilier l'orgueil du reste des anciens habitans, il affectait de n'y passer qu'une partie de l'année¹. Les attrait de Suze, de Persépolis, d'Ecbatane enlevèrent tout-à-fait les héritiers de son sceptre; ils délaissèrent Babylone. Outrée de ce mépris, elle essaya une révolte au commencement du règne de Darius, fils d'Hystaspe; mais, soumise par le jeune roi, elle fut livrée à la fureur des troupes, saccagée horriblement, et subit une peine afflictive et infamante dans la réduction de ses hautes murailles². —Après la conquête des Macédoniens, le prince Séleucus faisant bâtir sur le Tigre une ville à laquelle il donna son nom, Séleucie, par ses ordres tous les habitans de Babylone furent transférés dans la nouvelle cité. Il ne laissa que les murs, le temple de Bélus, et, par exemption, quelques Chaldéens auxquels il accorda de demeurer auprès du monument, comme gardiens de ces solitudes³. — Déjà au temps de Pline, le fameux temple restait seul debout entouré de débris et de murs⁴. —Vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, au temps de Pausanias, l'enceinte des

¹ *Cyropédie*, liv. 7, p. 193.

² Hérodote, lib. 3, p. 159.

³ Strabon, lib. 15, p. 50.8

⁴ Pline, lib. 6, p. 30.

murailles subsistait encore.—Pendant la vie de saint Jérôme, les rois de Perse s'en servaient comme de parc pour y chasser les bêtes féroces. —En 1037, ces ruines furent entièrement démolies. Aujourd'hui nul ne peut dire la place où elles gisaient. On pense qu'elles sont recouvertes par des flaques d'eau, suite d'une dérivation du fleuve.

Ces événemens successifs n'étaient-ils pas au-dessus des conjectures humaines? la magnificence des palais dont les jardins semblaient suspendus dans les airs, les richesses, la force de la population et des remparts, tout ne semblait-il pas promettre à Babylone l'immortalité qu'elle espérait? C'est pourtant du milieu du prestige de cette grandeur qu'Isaïe et Jérémie virent la prise, la chute de cette capitale et le profond abaissement qui lui était réservé.

« Les prophètes, dit le vénérable M. de Pompidan, semblent avoir assisté en esprit à ce superbe repas, que Balthazar donna dans son palais, la nuit même que Babylone fut prise. Jérémie voit tous les grands de la Chaldée plongés dans l'ivresse, et ne se réveillant de cet assoupissement que pour s'endormir du sommeil de la mort; et, afin que l'on ne prenne pas ces expressions dans le sens métaphorique de la surprise et de l'étourdissement, Isaïe fait entendre les mêmes paroles qui furent dites à Balthazar

pour le rassurer au milieu de ce repas. La joie en avait été troublée par le terrible phénomène d'une main écrivant, sur le mur de la salle du festin, des paroles que les plus savans mages n'avaient pu ni lire ni expliquer. L'interprétation de Daniel avait redoublé l'épouvante; mais on ne tarda pas à bannir ces lugubres idées. Le roi et ses courtisans se flattèrent, ou que la prophétie n'était qu'une menace susceptible d'adoucissement, ou que son exécution était éloignée. Ordonnez, dit-on à Balthazar, que la table soit servie de nouveau; que l'on considère du haut d'une guérite tout ce qui se passe : mangeons et buvons comme auparavant. On cherchait à lui plaire en le dissipant. Ainsi ce roi impie, comme l'appelle Xénophon, se précipita lui-même dans le piège dont on l'avait averti; mais sa perte était résolue, et l'aveuglement qui devait la précéder avait été prédit.

« Les prophètes ont su que Babylone ne serait pas emportée d'assaut ou rendue par capitulation, mais qu'elle serait surprise.

« Ils ont assuré que le lit du fleuve qui traversait Babylone (l'Euphrate), serait mis à sec; qu'à la faveur de ce dessèchement les ennemis pénétreraient dans la ville par les deux extrémités; que le roi, enfermé dans son palais, recevrait courriers sur courriers qui viendraient lui apprendre que tout est perdu. Isaïe et Jéré-

mie parlent l'un et l'autre de ce dessèchement de l'Euphrate; mais le second est le plus exprès et le plus circonstancié dans la prophétie que je cite: c'est mot à mot ce que l'histoire nous apprend de la manière dont Babylone fut prise. Cyrus, dans le dessein de détourner le cours de l'Euphrate, avait fait creuser des canaux au-dessus et au-dessous de la ville. Quand le moment d'exécuter son projet fut arrivé, instruit que les Babylo niens célébraient une fête où ils se livraient à tous les excès de l'intempérance et de la débauche, il fait entrer les eaux de l'Euphrate dans les canaux qu'il leur avait préparés. Le lit du fleuve offre à ses troupes une route sûre et facile. Elles brûlent les joncs qui embarrassaient leur passage, et entrent sans être vues dans une ville où elles ne trouvent aucune résistance. Les mêmes prophètes ont encore prédit, conformément au témoignage des historiens, l'horrible carnage que les Mèdes et les Perses firent dans Babylone. Le roi lui-même fut massacré au milieu de ses officiers et de ses gardes, et son cadavre demeura confondu dans la foule des morts.

« Enfin, les prophètes ont prédit l'état d'anéantissement où Babylone serait réduite; ils ont annoncé qu'elle serait détruite jusqu'aux fondemens, qu'elle ne serait plus rebâtie, et qu'elle ne serait plus l'asile que des oiseaux noc-

turnes, des bêtes sauvages et venimeuses. Tout cela s'est vérifié de point en point ; et les traces de cette ville infortunée sont si parfaitement effacées, que les plus habiles géographes ignorent encore aujourd'hui sa situation. »

La manifestation d'un esprit surhumain éclate dans toute cette prédiction. L'intuition du prophète qui est alors affranchi des lois de l'espace et du temps, saisit dans leur contemporanéité absolue les faits divers qu'il annonce; mais, dans leur réalisation, ils se développent selon les lois terrestres, par ordre naturel de succession, et la durée des intervalles entre chaque événement demeure indéterminée.— Ainsi la ville est prise, les remparts sont démantelés ; il n'en reste que pour servir d'habitation aux animaux féroces.— Ensuite tout est abattu.— Des habitans d'une nouvelle sorte remplacent les quadrupèdes ; ce sont des reptiles, des insectes venimeux. Les voyages de Texeira et de Ranvolf nous apprennent qu'il y a déjà plusieurs siècles, on redoutait d'approcher de ces ruines à cause de leurs hôtes dangereux. « L'Arabe n'osera y dresser sa tente, et les pasteurs n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux. » (Isaïe, ch. 13, v. 20.)

Depuis lors ces ruines ont disparu.— Après les avoir étalées sur la terre, aux regards des nations, les avoir exposées aux méditations de l'homme, la Providence les a ensevelies sous des

eaux bourbeuses et sans nom. Leçon terrible ! Cette Babylone qui, fièrement assise dans les plaines de l'Orient, vaine de sa ceinture de remparts, portait pour joyaux des colonnades de porphyre, des temples de jaspe et d'argent, des dômes ruisselans de pierreries, élevant jusqu'aux nues son diadème de tours, s'enivrait de la senteur de ses miraculeux jardins, et, comme une idole, prétendait à l'adoration des peuples, cette Babylone fut enfin abattue. Telle qu'un géant atteint au front, elle demeura couchée sur la poussière ; les tigres, les panthères furent ses mages, ses satrapes ; les chakals ses armées, les hérissons et les hibous son menu peuple. Livrée ensuite aux scorpions et aux serpens, elle a fini par être changée en cloaque. La *syrène* (reptile amphibie à double appareil respiratoire) s'est installée dans ses ruines. Alors s'est trouvée vérifiée la dernière parole du prophète : « Et les *syrènes* habiteront ses palais de délices. » (Isaïe, ch. 13, v. 22.)

Il fallait donc, pour l'entier accomplissement de la prédiction, qu'un marais s'étendit comme un voile funèbre sur l'emplacement qu'occupait Babylone.— Jusque-là l'œuvre prophétique était inachevée, il restait quelque chose à attendre.— Loin d'être contradictoires, ces événemens différens se rendent témoignage et s'appuient mutuellement ; seulement il ne faut pas violenter

l'histoire, et présenter comme simultanés, des événemens nécessairement successifs, puisqu'ils sont souvent engendrés l'un de l'autre. Quelle ignorance de la nature au fond des plaisanteries tant répétées sur les *syrènes* de terre ferme, malheureuses de n'avoir à tenter aucun Ulysse dans les syrtes du désert où jamais il ne passerait *personne!* Que toutes ces railleries sont misérables devant l'examen de la science!

Ces faits portent avec eux leur enseignement et rendent superflu tout commentaire. Nous aurions encore bien des vérités à exposer, des prophéties à rappeler, et sur le Sauveur et sur la destinée des Juifs; il resterait encore à montrer, pour nous exprimer comme la REVUE DE PARIS, «cette inouïe prédiction de Cyrus (que notre raison peut bien n'admettre pas, mais que les efforts les plus légitimes de la critique n'ont pu encore convaincre d'interpolation), de Cyrus désigné par son nom plus de deux cents ans avant qu'il fût né: «Voici ce que le Seigneur dit à Cyrus qui est son Christ, qu'il prendra par la main pour lui assujétir les nations....C'est à cause de Jacob, qui est mon serviteur, et d'Israël qui est mon élu, que je vous ai appelé par votre nom, que je vous ai désigné par des titres honorables, et vous ne m'avez point connu.» (Ch. 45, v. 4.) Mais quelle confirmation nouvelle apporteraient

ces autres faits, si ceux qui précèdent n'ont pas suffi déjà.

§ IV.

Les prophéties se sont réalisées. Pressés par l'évidence, les incrédules se trouvent forcés à déclarer que les révolutions du *sort*... ont accompli l'ORACLE'. Dans son douzième livre contre Daniel, Porphyre lui-même, ne pouvant contester l'accomplissement des prédictions, prétendait qu'on les avait postérieurement fabriquées. Nos sophistes ne manquèrent pas d'adopter ce moyen si commode d'éluder une autorité accablante. Pour peu que vous veuillez les croire sur parole, ils vous nommeront le jour et le lieu de la falsification, peut être même les faussaires; ils vous diront presque la rue et le numéro de leur hôtel à Babylone et à Jérusalem; car que ne prouverait point un encyclopédiste de bonne volonté? Le temps est passé où l'on jurait sur le dire du maître; aujourd'hui, sans une démonstration rationnelle on perd crédit, s'appelât-on Voltaire ou Jean-Jacques Rousseau. Sur quelles données historiques s'est-on appuyé pour soutenir que les prophéties furent rédigées après l'événement? Le seul témoignage qu'on

* Volney, *Voyages en Syrie et en Égypte*.

ait produit consiste dans l'accusation d'un païen, Porphyre. Il dit que les prophéties de Daniel furent composées par un auteur qui vivait sous Antiochus Epiphane. Quelle preuve en donne-t-il? — Aucune. — Quel est cet auteur? — Il ne le sait pas. Citons son assertion, afin qu'on la juge. « L'ouvrage de ce prophète n'est pas de celui dont il porte le nom, mais de quelqu'un qui vivait en Judée au temps d'Antiochus Epiphane; cet inconnu a plutôt raconté des choses passées que décrit des événemens futurs; enfin tout ce qu'il a dit d'antérieur à Antiochus est vraiment historique; mais s'il a avancé quelque chose au-delà, c'est mensongèrement, parce qu'il ne connaissait pas l'avenir¹. » Cette misérable imputation fut à l'instant anéantie par les réfutations qu'en firent Méthodius, Appollinaire et Eusèbe. Porphyre, comme Spinosa et Voltaire, apportait pour principal argument contre l'authenticité des écrits du prophète cette absurde prétention, que Dieu *ne peut* révéler aux hommes l'avenir, et surtout que la prophétie de Daniel est si précise, « qu'il semble avoir vu les événemens qu'il prédit². » — Cette fois du moins ne sont pas l'obscurité, les contradictions qu'on reproche; et si nous prouvons que la prophétie de Daniel est antérieure à Antiochus Epiphane,

¹ Porphyrius apud Hieronymum, præfat. in Daniel.

² Voltaire, *Éb. expliquée*.

tout sera fait. — Daniel est véritablement prophète. — Ce point importe à établir; car ce mage est souverain de la science humaine et sacrée. Il a prédit la venue du Rédempteur sur la terre; il a déterminé l'époque et l'année de l'immolation de la céleste victime, et il a confirmé sa parole en prenant les astres à témoin, en donnant l'admirable indication du CYCLE PARFAIT.

Nous déclarons le livre de Daniel antérieur de trois siècles à la persécution d'Antiochus Epiphane, et nous portons aux voltairiens le défi de nous démentir.

Exhibons nos preuves :

Le prophète Ezéchiel, mort depuis deux mille deux cents ans, a, dans ses écrits, fait deux fois mention de Daniel. Il parle de sa sainteté et de sa science prodigieuse qui pénétrait des choses cachées au reste des hommes : donc à cette époque Daniel était déjà renommé¹.

L'histoire des antiquités judaïques, rapportant l'entrée d'Alexandre-le-Grand à Jérusalem, sa visite au temple, où il sacrifia, dit que le grand pontife Jaddus lui montra le livre de Daniel, qui annonçait qu'un Grec détruirait l'empire des Perses; qu'Alexandre se reconnut désigné, et en éprouva de la joie². Ce fut sans doute

¹ Ezéchiel, ch. 15, v. 14-20; ch. 28, v. 3.

² Flav. Joseph, *Antiq. judaïcæ*, lib. 11, cap. 8.

la cause de la munificence du vainqueur envers les prêtres d'Israël.

Le vieux Matathias, prenant les armes contre Antiochus, rappelait à ses fils, pour les encourager à la cause sacrée, que la foi dans le secours de Dieu avait délivré de la fournaise ardente Ananie, Azarie et Misaël, et que la gueule des lions s'était fermée devant l'innocence de Daniel¹. Or ces deux traits des annales juives ne se trouvent que dans le livre de Daniel : donc avant la persécution qu'il prédisait ce livre était connu et vénéré.

On lit, dans un ouvrage publié par un Juif célèbre, il y a près de dix-huit siècles : « Tous ces malheurs fondirent sur notre nation sous le règne d'Antiochus, comme *Daniel l'avait prédit longtemps auparavant* ; il a parlé aussi de la puissance des Romains et de leur empire, et il a prédit les maux dont ils devaient accabler notre nation. Tous les écrits que Daniel nous a laissés se lisent encore aujourd'hui dans nos assemblées, etc.² » Cette affirmation n'est-elle pas assez précise ?

Une tradition constante de la synagogue ancienne et moderne a honoré les prophéties de Daniel ; le Christ lui-même leur a rendu témoignage, en rappelant leur avertissement et en nommant par son nom leur auteur devant ceux

¹ *Liber Macchab*, I, c. 2, v. 59.

² *Fav. Joseph*, *Antiq. judaica*, lib. 10, cap. 12.

qui l'entouraient. Il a cité le *prophète Daniel* comme ayant une autorité reçue et vulgaire dans Israël. Il s'est abstenu de toute explication, car son livre était trop ancien, trop célèbre, pour qu'il en fût besoin.

Voilà des faits ; qu'on les réfute.

Une chronologie exacte de la prophétie de Daniel a été dressée par M. Court de Gébelin ; les observations de ce savant montrent en tout point l'accord de la narration sacrée avec le récit de l'histoire profane². — On sait que les témoignages d'Eusèbe, de Diodore de Sicile, de Thucydides, de Charron de Lampsaque, se réunissent avec ceux d'Esdras, de Néhémias, pour fixer l'époque du règne d'Artaxercès dans sa 76^e olympiade, que cette époque revient à l'an 4240 de la période julienne ; que par conséquent la vingtième année du règne d'Artaxercès correspond à l'an 4260, qui est la date de la prophétie de Daniel sur la venue du Messie. Daniel annonce le régulateur dans soixante-neuf semaines d'années. Cet espace, qui comprend 483 ans, est révolu au mois de mars, *Nisan* 4743, coïncidant admirablement avec l'an 30 de notre ère, temps où commença la prédication du Sauveur. Le calcul astronomique et les observations de Phlégeon, historien des Olym-

¹ *Evangel. Math.*, cap. 24, v. 15.

² *Dissert. sur l'hist. orientale*, p. 34, etc.

piades, s'accordent encore pour placer la mort de Jésus-Christ en l'année 4746 de la période julienne, trente-troisième de la nôtre, et attester l'accomplissement de la prophétie de Daniel.— M. Loys de Cheseaux a fait sur le livre de Daniel des remarques astronomiques qui établissent la science supérieure et transcendante du prophète dans le mécanisme céleste. Nous ne pouvons les transcrire ici; chacun d'ailleurs ne serait pas compétent en telle matière: il suffira d'exposer sur ces découvertes l'opinion des hommes les plus spéciaux en astronomie.— L'illustre Mairan écrivait à M. de Cheseaux: « Il n'y a pas moyen de disconvenir des vérités et des découvertes qui sont prouvées dans votre dissertation; mais je ne puis comprendre comment et pourquoi elles sont aussi réellement renfermées dans l'Écriture Sainte. » Il ne nia point; il admira.— Cassini déclara avoir trouvé toutes ses méthodes pour le calcul des mouvemens du soleil et de la lune, *déduites du cycle de Daniel* et de l'arrivée des équinoxes et du solstice au méridien de *Jérusalem*, très démontrées et parfaitement conformes à l'astronomie la plus exacte.— Dans ses recherches philosophiques, Bonnet parle du jeune savant dont les découvertes « avaient étonné deux des premiers astronomes de notre siècle, MM. de Mairan et Cassini..... Eût-on soupçonné, ajoutait-il, que l'étude d'un

prophète enrichirait l'astronomie transcendante, et qu'elle nous vaudrait, sur certains points difficiles de cette belle science, un degré de précision fort supérieur à celui que le calcul avait donné jusqu'alors ¹? » — En terminant sa démonstration du CYCLE PARFAIT, inutilement cherché pendant tant de siècles, et pourtant déposé en quelque sorte dans Daniel depuis deux mille trois cents ans, M. de Cheseaux fait cette remarque que, sur plusieurs milliers d'années différentes, celle désignée par le prophète et choisie par le Créateur pour l'accomplissement des divins oracles, embrasse entre un nombre infini de périodes et d'intervalles d'années, les deux seuls nombres ronds qui fussent cycliques, et qui le fussent de manière que leur différence fût elle-même UN CYCLE PARFAIT!

Et maintenant la preuve essentielle de l'intégrité et de la date du livre de Daniel, nous allons la donner: elle est courte, mais décisive.

Le livre de Daniel a toujours été compris dans le canon des Juifs, et la clôture du canon juif fut antérieure à l'arrivée d'Alexandre-le-Grand à Jérusalem.

Les traditions des docteurs hébreux sont unanimes à cet égard. Dans son ouvrage contre Appion, Joseph le reconnaît ². La vénération

¹ *Rech. phil. sur les preuves du christ.*, p. 334 — 1770.

² *Flavius Josephus contre Appion.*

des prêtres pour les écrits introduits au canon, leur respect de la chose jugée, étaient si grands, que le livre des Macchabées et celui de l'Ecclésiastique, malgré la sainteté de leur inspiration, ne furent jamais admis dans le canon sacré. — La pérennité de cette prohibition, son inflexible immutabilité, ne sont-elles pas un gage de l'inviolabilité des saints livres? Quand on refusait l'admission des Macchabées et de l'Ecclésiastique, eût-on accordé celle d'auteurs sans noms? Cette supposition n'est-elle pas insensée?

Nous concevons l'intérêt du philosophisme à soutenir la falsification de la prophétie de Daniel; car elle est le sens et l'explication à la fois de celles qui l'ont précédée. Mais avait-on bien réfléchi, en portant cette accusation, à l'étonnante liaison qui unit toute la tradition sacrée? Avait-on bien considéré qu'on ne saurait impunément la démembrer? que toucher à une de ses vérités, c'est les ébranler toutes? Telle est l'inévitable conséquence où l'on tombe. Si la prophétie de Daniel est antidatée, celle d'Ézéchiël qui en fait mention l'est nécessairement; et il en sera de même des autres, puisque la plupart s'appuient mutuellement. Qu'on y prenne donc garde. Mais, loin de reculer à cette conclusion, le philosophisme l'admet de grand cœur. «Tous les livres saints, dit-il, ont été composés de connivence par quelques anonymes.» Si l'on en croit Vol-

taire, c'est à Jérusalem ou à Alexandrie que les Juifs, plongés de tout temps dans la plus profonde ignorance, commencèrent à écrire. Et c'est à nous qu'on pense persuader que, pour coup d'essai, en débutant, ces ignorans écrivirent le Pentateuque, les chants de David, les poésies d'Isaïe, de Jérémie? Singulier commencement qui surpasse toute littérature alors existante, et qu'aucun effort de l'esprit humain n'a jamais su atteindre encore! Ici l'absurdité nous épargne la peine d'une réfutation. Qui, de nos jours, oserait comparer au style de la *Genèse*, celui de la *Sagesse*? confondre le chaldaïsme si fréquent de Daniel avec l'hébraïsme grec de Philon? faire ainsi Vida contemporain de Virgile, et assimiler à Eschine ou à Isocrate les rhéteurs Emporius ou Eucébole le Byzantiu? Mais en supposant qu'il n'y ait entre les différens auteurs sacrés de chaque époque, aucune marque caractéristique de langage, comment faire adopter l'imposture? Quel intérêt avaient les prêtres à introduire au canon des écrits où leurs fautes étaient rudement censurées, où l'on annonçait que la ville et le sanctuaire seraient saccagés, le sacrifice et les oblations abolis? Naturellement ces promesses désolantes ne devaient-elles pas exciter l'inquiétude et le courroux des princes des prêtres, des anciens du peuple et de toute la nation juive, si fière, si entichée de rêves de domination universelle?

D'ailleurs la fin générale des prophéties était la venue du grand Réparateur ; les faussaires qui auraient prédit toutes les circonstances de sa mission et de son supplice, quel que fût d'ailleurs leur nom, seraient réellement prophètes.

En admettant que la prophétie de Daniel fût écrite après Antiochus, elle précéderait toujours de plus d'un siècle et demi la naissance du Christ, et elle ne serait pas moins miraculeuse, puisque son accomplissement est vérifié.

Ainsi il faut se réduire, pour la falsification des prophéties, au temps où elles étaient déjà accomplies, c'est-à-dire sous Titus, après le sac de Jérusalem ; jusque-là il y aurait encore inspiration divine.

Or, même avant cette époque, la falsification était impossible. — La fameuse traduction des livres hébreux en grec, son dépôt à la bibliothèque Alexandrine, où les savans étrangers en avaient pris des copies ; la division et la multiplicité des synagogues de l'Asie-Mineure, de l'Italie, de la Grèce, de l'Égypte, rendaient impraticable une pareille idée. — En outre, trois grandes sectes rivales, les Esséniens, les Phariséens, les Saducéens se tenaient sans cesse en présence. Cette dissidence élevait un insurmontable obstacle aux moindres altérations de la lettre dont ils faisaient leur étude assidue.

Après le Christ, l'empêchement n'était que

plus invincible. Les prophéties s'étaient multipliées par des copies dont les Juifs eux-mêmes reconnaissaient l'exactitude. Armés de ces prophéties, les chrétiens montraient aux docteurs d'Israël que l'homme innocent qu'ils avaient persécuté et supplicié était le Sauveur attendu si ardemment ; ils les confondaient ou les convertissaient à la foi nouvelle. S'ils eussent pu nier la date accusatrice, arguer de faux les prédictions qu'on leur opposait, les sacrificateurs, les Pharisiens orgueilleux n'auraient-ils pas victorieusement réfuté leurs adversaires ? L'ont-ils fait ? — Non ; car ces prophéties, les chrétiens ne les avaient pas inventées ; ils les tenaient des Juifs, telles qu'elles existaient à leur canon. — Les Juifs seuls auraient pu les dénaturer, c'est-à-dire les communiquer, telles que nous les connaissons depuis deux mille ans. — Mais nous le répétons, avant le Christ, il ne pouvait y avoir falsification. Toute annonce d'événemens futurs qui s'accomplissent, est une véritable prophétie, un effet surnaturel. — Après le Christ, l'impossibilité de la fabrication des prophéties, outre qu'elle est démontrée par leur publicité antérieure, est garantie par l'intérêt pécuniaire et moral de revenus, d'autorité, d'avenir des prêtres et des anciens. Comment les scribes auraient-ils composé ou reçu pour les interpoler des passages qui, pour eux, valaient une sentence d'in-